

## A la recherche du JE perdu

« Les éducateurs, ça parle, ça fume, et ça boit du café ». Ce sont les paroles proférées par un jeune d'un Institut Médico-Educatif et rapportées par un éducateur dans une formation aux écrits professionnels. C'était donc ainsi que les jeunes parlaient de leur travail, et ils ne s'en étonnaient pas plus que ça, les éducateurs. Car oui, ils parlent, oui, ils fument et, oui, ils boivent du café, mais pas que : ils écrivent aussi ! Les éducateurs, et plus généralement, tous les professionnels du secteur médico-social. Ils écrivent, ou ils devraient écrire. Des projets ; des bilans d'activités, des bilans d'orientation, des bilans de stage ; des rapports éducatifs, des rapports au juge ; des synthèses ; des comptes rendus de réunions, des comptes rendus de commissions, des comptes rendus d'entretiens, des comptes rendus de formations ; des cahiers de liaisons ; des courriers aux familles et aux partenaires ; et des notes d'informations, des notes d'observation, des notes d'incident, des notes de signalement, des notes de situation, ... Ecrire leur activité, écrire sur leur activité. Ils écrivent et rien qu'à l'idée de devoir écrire, ils peinent, ils souffrent et ils renâclent, et ils évitent, et ils contournent, et ils procrastinent, et quand enfin ils finissent par s'y mettre, ils produisent des écrits dont ils sont rarement satisfaits.

C'est tout ça que disent les personnels des secteurs médico-social et éducatif quand ils participent à une formation aux écrits professionnels : qu' « on » leur demande de produire des écrits brefs, précis, clairs, synthétiques, et surtout, qu' « on » leur demande d'être OB-JEC-TIFS. « Objectif, objectif, est-ce qu'ils ont une gueule d'objectif ? », a-t-on envie de s'exclamer, singeant Arletty dans « Les enfants du paradis ».

« Soyez objectifs » donc, et dans le même temps, on leur reproche souvent de produire des écrits dans lesquels : « on ne voit pas ce que vous faites, ni la relation que vous avez établi avec le jeune ou l'adulte, vous ne valorisez pas votre travail, vos écrits, c'est votre légitimité, etc., etc. »

Pris en tenaille entre ces injonctions contradictoires, ils ne savent pas comment s'y prendre. Et les enjoindre à l'objectivité, comme si l'objectivité ça s'obtenait par un claquement de doigts, c'est oublier que ce sont des sujets-écrivains et qui plus est, écrivant à propos d'autres sujets. Comment traiter en sujets ceux qu'ils accompagnent si on leur demande d'effacer ce qui fait sujet en eux ?

L'enjeu est là : qu'ils s'autorisent à être sujets impliqués dans leur écriture en rendant compte de leur activité avec les personnes dont ils ont la charge, concrètement, sans jugement et dans le respect de chacun.

Alors comment faire ?

Peut-être en se souvenant que chacun a un rapport singulier à l'écrit (lecture et écriture), qui s'est mis en place dans la toute petite enfance, a évolué ou stagné selon les périodes de la vie, l'environnement familial et socioculturel, les personnes rencontrées, les événements

vécus, heureux ou malheureux, de la petite et de la grande Histoire, les pratiques mises en œuvre, etc. Revenir sur l'histoire de ce rapport à l'écrit, c'est mettre des mots sur les maux de l'écriture, c'est lever des freins, c'est permettre de comprendre ce qui fait obstacle ou au contraire favorise le passage à l'écrit.

Celle qui ressent encore la honte de la fessée fesses nues devant toute la classe pour un cahier jugé mal tenu ;  
Celui qui a été dégoûté à tout jamais de la lecture à cause d'une dyslexie tardivement diagnostiquée ;  
Celle qui a toujours été soutenue par sa mère dans son difficile apprentissage de la lecture et de l'écriture ;  
Celui qui n'a jamais envie de lire autre chose que le journal l'Equipe ;  
Celle qui a écrit pour chacun de ses enfants le journal de sa grossesse et de leur petite enfance ;  
Celui qui écrit des pièces de théâtre mais s'angoisse toujours autant quand il s'agit d'écrire professionnellement ;  
Celui qui n'a rien écrit depuis qu'il a eu son diplôme comme si la production de ce mémoire professionnel avait tari la source ;  
Celui qui fait tant et tant de fautes d'orthographe qu'il meurt de honte rien qu'à l'idée de devoir écrire une ligne ;  
Celle à qui le père analphabète racontait chaque soir des histoires lui donnant pour toujours le goût des livres ;  
Celle qui empile les livres de l'hiver sur sa table de nuit et qui passe ses dimanches à lire sous la couette, la théière à portée de main ;  
Celle dont la grand-mère soulignait de rouge les fautes d'orthographe sur les cartes postales des colonies de vacances ;  
Celui qui recevait des coups de règles en fer sur les doigts et dont la mère disait à l'instituteur : « mais pourquoi vous lui tapez sur les doigts, il a des fesses pour ça » ;  
Celle qui affirme ne pas aimer écrire mais qui passe tout son temps de loisir à envoyer des messages sur les nombreux blogs qu'elle regarde sur Internet ;  
Celui qui a été facteur et qui a tellement peur du regard des autres que tous ses essais d'écriture ont avorté ;  
Celle qui écrit des poèmes mais ne les a jamais montrés à personne ;  
Celui qui a toujours eu envie d'écrire, mais n'a jamais osé ;  
Celui qui se dit « handicapé de l'écriture » parce qu'il ne réussit pas à lire et à écrire de la musique ;  
Ceux dont la langue maternelle n'est pas le français ;  
Ceux qui ne parlent pas la langue de leurs parents ou de leurs grands-parents ;  
Ceux-là, et tous les autres, en partageant leur histoire, créent une communauté de scripteurs, prêts à redevenir des sujets écrivains.

Michèle Cléach